

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 76 (1947)
Heft: 10

Artikel: Les efforts de l'écolier campagnard
Autor: Oberson, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les efforts de l'écolier campagnard

On sait qu'une bonne éducation doit coordonner tous les efforts de l'enfant pour qu'il acquière les qualités intellectuelles et morales qui lui permettront de vivre en homme. Je me propose d'étudier un aspect de cette question au sujet des efforts que l'écolier déploie aux travaux domestiques et à l'école.

A cet effet, j'ai retenu ce que l'enseignement me permettait d'observer et ce que les parents me communiquaient quant au labeur domestique des enfants. Plusieurs constatations me confirment dans cette opinion que l'enfant qui a le goût du travail manuel a aussi, selon le pouvoir de ses facultés, le goût du travail intellectuel (et donc le goût du travail tout court).

J'ai remarqué que, chez mes écoliers campagnards, les leçons dites de sciences naturelles obtenaient un succès réjouissant. Si l'on en demande les motifs aux écoliers, ils vous répondent :

« J'aide mon père aux soins du bétail. — C'est moi qui m'occupe des lapins. — C'est ma grande sœur qui cultive les fleurs. — Mon papa m'a expliqué le fonctionnement de la faucheuse à moteur. — Maman m'a déjà appris quels sont les meilleurs aliments. — J'ai lu dans un livre comment traiter les arbres fruitiers, etc... »

On voit, par ces exemples de réponses d'écoliers, que les leçons de zoologie, de botanique, d'anatomie et de physiologie, de physique et de mécanique, intéressent les enfants et enrichissent la connaissance de leur milieu.

Il est permis d'attribuer le succès de ces leçons non seulement au fait qu'on y chemine du « connu à du nouveau », mais à un facteur d'ordre affectif : l'écolier, en présence du maître qui lui donne une leçon de zoologie, se retrouve inconsciemment en présence de son père qu'il aime et dont il a reçu les premières leçons de ce genre, l'écolière qui écoute une leçon de botanique voit à travers le pédagogue la silhouette aimée qui arrose les fleurs à la douce lumière du soleil matinal.

Et l'on comprend ainsi l'importance de l'amour qui meut la volonté vers un effort à accomplir.

Le garçon qui pilote la faneuse sur le foin épandu au soleil, en plein midi, accepte l'effort, supporte la chaleur et la soif ; il est poussé à l'obéissance par l'amour réciproque du père et de l'enfant ; il bénéficie aussi du ressort de l'amour-propre flatté par cette besogne qui est pour lui glorieuse. Mais, du même coup, sa volonté spontanément exercée se fortifie. Ainsi, tous les jours, par de menus travaux, tout en exerçant ses sens au contact de la nature et tout en affinant son intelligence, ce garçon acquiert la notion du travail et celle de la collaboration pour le bien de la famille.

A l'école, on est heureux de retrouver ce garçon paysan habitué à l'effort, on constate qu'il n'est pas paresseux, mais qu'il n'est parfois pas doué pour toutes les disciplines ; l'enseignement qui n'est pas toujours assez concret exige de lui des efforts autres que ceux de la ferme ; les facultés intellectuelles sont plus difficiles à ébranler que les sens. Je comprends alors quelle patience est requise en vue du progrès intellectuel des élèves de ce genre ; mais si l'école bénéficie de l'appui moral de la famille, on peut être certain que, malgré les échecs subis en progrès scolaires, une amélioration se manifestera un jour dans cet écolier. Apprenons-lui à aimer l'étude qui a aussi sa gloire.

J'ajouterai que les efforts « obéitifs » d'un garçon dans les divers travaux campagnards s'accomplissent dans une certaine liberté où la discipline n'est pas aussi exigeante, ni de même espèce qu'à l'école. De plus, la discipline d'une exploitation agricole s'exerçant sur un enfant est une règle acceptée généralement de plein gré, tandis que la règle de l'école n'est pas toujours bien comprise des écoliers. Aussi, on ne s'étonne plus que les tâches scolaires ne soient pas toujours faites avec le même élan que les travaux des champs, ceci relativement à des sujets ayant le « goût du travail ».

Les lois de l'imitation jouent aussi en ce domaine :

Dans ses travaux, le jeune campagnard imite son père et les adultes qui l'entourent, et cette imitation est d'un ordre plus facile que l'imitation en matière scolaire où d'abord les choses à imiter sont difficiles, abstraites, et ensuite moins souvent présentées aux sens et à l'intelligence de l'enfant. L'autorité de l'exemple dans la famille est plus forte, agit plus intensément que celle du pédagogue. L'école agit plutôt par des préceptes et la famille par des exemples. « Par les préceptes le chemin est long, il est court par les exemples », dit Sénèque.

L'idéal ? C'est la suprême loi d'amour. Plus l'école s'ingéniera à se faire aimer dans ses diverses disciplines, plus l'écolier en profitera pour son instruction et son éducation.

L'écolier qui a le bonheur d'avoir des parents qui l'initient au travail domestique d'une manière intelligente procure à son maître d'école des joies plus intenses que celui qui, malheureusement, a des parents insoucians en éducation ; la tâche du maître en est alors plus difficile, mais elle n'en est pas moins impérieuse : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait... » En ce sens, il y va de la grandeur du maître et de la valeur chrétienne du disciple.

Le maître d'école enrichit aussi sa « méthode personnelle » en observant les procédés, la mentalité et le sens éducatif dont font preuve les parents de ses élèves. Etant le lieutenant du père et de la mère auprès de l'enfant, il gagne de s'enquérir des idées du capitaine quant à cette stratégie pédagogique où les parents détiennent le grade de capitaine. Même si les écoliers n'atteignent pas certains résultats désirables dans telle ou telle branche du programme, on peut dire que, si les enfants qu'on lui a confiés aiment les tâches scolaires et manifestent qu'ils ont dirigé leur volonté vers le bien humain, vers le bien de la personne humaine, le maître s'est acquitté de sa mission envers ses élèves qui seront, selon la définition de Jacques Maritain, « des hommes qui se tiendront eux-mêmes en main par l'intelligence et la volonté ».

Je dirais alors que l'écolier paysan bénéficie inconsciemment des efforts qu'il déploie aux travaux domestiques et que le maître, lui expliquant que les efforts intellectuels sont aussi nécessaires et importants que les premiers, il devient conscient de son devoir total envers lui-même vis-à-vis de son éducation. Et l'accord à réaliser entre ces deux sortes d'efforts dépend du pouvoir d'aimer, car le maître ne doit pas oublier « qu'en réalité, le pouvoir de décider et de se décider résulte du pouvoir d'aimer » (M. l'abbé Léon Barbey, *Pédagogie expérimentale et chrétienne*, page 106), et que « toute chose premièrement est amour ». (C.-F. Ramuz, *Taille de l'homme*).

PAUL OBERSON.